

**Robert Comeau, Charles-Philippe Courtois et Denis Monière,
Sergine Desjardins**

Renald Bérubé

Numéro 141, printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62524ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérubé, R. (2011). Compte rendu de [Robert Comeau, Charles-Philippe Courtois et Denis Monière, Sergine Desjardins]. *Lettres québécoises*, (141), 44–45.

☆☆☆☆ 1/2

Robert Comeau, Charles-Philippe Courtois et Denis Monière (dir.),
Histoire intellectuelle de l'indépendantisme québécois, Tome 1 (1834-1968),
 Montréal, VLB, coll. « Études québécoises », 2010, 288 p., 32,95 \$.

Je me souviens : 1760, 1840, 1867, etc.

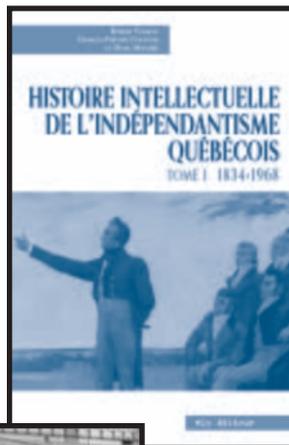
« En cette époque où l'histoire politique du Québec est négligée et pour ainsi dire marginalisée dans les établissements d'enseignement supérieur et où le projet d'indépendance est remis à plus tard par le Parti québécois... », écrit Denis Monière tout au début de l'« Introduction » à l'ouvrage. Le Québec actuel en est là : il attend on ne sait ni qui ni quoi, il essaie de ressembler à tout ce qui peut le faire oublier.

« Un ouvrage à mettre entre toutes les mains », un ouvrage qu'il faut s'approprier. Encore que, «... entre toutes les mains». Oui, entre toutes, quitte à ce que le livre semble « lourd » à certaines, pour des raisons relevant de l'option politique de chacun. Car les Patriotes et leurs 92 résolutions ne furent guère enfants du giron haut clergiste du Bas-Canada; Bourassa a cru en l'égalité des « deux peuples fondateurs » selon le *British North American Act* de 1867; Groulx lui-même, celui de « notre État français nous l'aurons », pensait que la Confédération servirait à mettre en place les éléments requis pour l'indépendance à venir — indépendance « inévitable », ainsi que tout le XIX^e siècle politique pensant à cru qu'elle l'était, surtout avant 1837-1838. *Imagine*, chanterait Lennon.

Rappels: oui ou non ?

Et Lévesque et Parizeau se firent répondre « non », et le PQ attend les conditions gagnantes (là, nous dépassons les temps de ce tome I); ah, si... si... Lisons plutôt cette phrase de Maurice Séguin, l'historien qui succéda, à l'UdeM, à l'abbé Lionel comme titulaire de la chaire d'histoire: « Pour sauver son séparatisme artificiel vis-à-vis des États-Unis, le Canada anglais a dû enrayer le séparatisme naturel du Canada français. » (p. 234) Que voilà une histoire longue qui n'en a jamais fini avec les répétitions, les « si », et dont les points de suspension à l'infini constituent le sens de la durée incertaine.

(Et il vous souvient que le dénommé Trudeau de *Cité libre*, Pierre Elliott de son vrai nom selon Gérard Godin, était professeur de droit à la même UdeM que Séguin (qui, malade et hospitalisé, fut longuement interrogé par les policiers lors de l'Octobre de 1970); et qu'il se moquait de Michel Brunet, auteur de *Canadiens et Canadiens* et collègue de Séguin, le décrivant comme un professeur « d'histoires ». Il projetait sans doute, lui qui avait condamné l'usage de la Loi des mesures de guerre contre Arcand durant la guerre de 1939-1945 et qui racontera la même histoire selon la même Loi en 1970, alors que la guerre était bien minuscule, sinon même... Bon.)



ROBERT COMEAU



CHARLES-PHILIPPE COURTOIS



DENIS MONIÈRE

En trois parties

Ouvrage tout ce qu'il y a d'intéressant et de pertinent — pour toutes les mains. « L'histoire intellectuelle retrace le processus de formation et de développement des idéologies qui animent les interactions sociales » (p. 11), écrit Monière après avoir expliqué que l'importance du corpus visé avait nécessité la scission (!) en deux tomes des analyses, l'année 1968 de la fondation du PQ apparaissant comme « l'année charnière la plus logique pour scinder le corpus » (p. 10). Les études des textes retenus (présentés selon l'ordre chronologique de parution) sont toutes menées depuis les

mêmes paramètres, les « cinq composantes principales des idéologies »: « Définition du groupe de référence », « Définition de la situation sociohistorique », « Nature de l'argumentaire », « La désignation de l'adversaire », « Une stratégie de changement ». Ce qui confère à l'ouvrage une unité de démarche en harmonie avec son parti pris de lisibilité: menées par des spécialistes, les études restent à la portée de qui cherche à comprendre, à savoir.

Trois parties dans ce recueil. La première (p. 15-72), « 1834-1900 », présentée par Denis Monière, offre des lectures des 92 résolutions des Patriotes (Gilles Laporte), du parcours autonomiste de Papineau (Louis-Georges Harvey) et de celui de l'avocat Médéric Lanctôt, fils d'un Patriote emprisonné, journaliste rouge et homme politique trop tôt décédé, et de Jules-Paul Tardivel, journaliste-fondateur de *La Vérité* et romancier ultramontain qui combattit et *Le Devoir* du fédéraliste Bourassa et *La Patrie* du franc-maçon Honoré Beaugrand (Denis Monière).

De Groulx à Vallières

La seconde, « 1900-1945 » (p. 73-144), présentée par Charles-Philippe Courtois, permet de lire *Notre avenir politique* (1922, Lionel Groulx, dir.), dont l'influence intellectuelle fut considérable (C.-P. Courtois). Suivent une étude de la claire pensée indépendantiste de l'hebdo *La Nation* (1936-1939) animé à Québec par le droitier fascisant (ben oui) Paul Bouchard qui finira chez Duplessis (Robert Comeau); une analyse du séparatisme flottant sinon insaisissable de François Hertel, « historien du futur » disait-il, qui, après une rencontre avec les jeunes indépendantistes André d'Allemagne et Lysiane Gagnon (!) en 1967, sort effrayé du radicalisme de ses interlocuteurs (p. 120) (Jonathan Livernois); un essai, à l'occasion du livre du maurassien Dostaler O'Leary, *Séparatisme, doctrine constructive*, sur tous ces groupes de jeunes, dont Jeune-Canada (André Laurendeau) et Jeunesses Patriotes du Canada français (les frères O'Leary), qui marquèrent, influencés qui par Maritain, qui par *Quadragesimo Anno* ou par Salazar, la réflexion canadienne-française sur son propre statut durant la Crise (Yvan Lamonde). Et qui donc a retenu le nom de l'abbé Wilfrid Morin qui fit paraître en 1938 à Paris, sous l'intitulé *L'avenir du Canada français. Nos droits à l'indépendance politique*, sa thèse de doctorat soutenue l'année précédente à L'Institut catholique? Bien reçus par le jeune

François-Albert Angers et par le moins jeune Gustave Lamarche qui les fera connaître au jeune Raymond Barbeau (p. 138-139), les propos et la personne de Morin n'agréeront point à Groulx auquel il fut un moment pressenti pour succéder à l'UdeM (Xavier Gélinas).

La troisième, « 1945-1968 » (p. 145-254), direction de Robert Comeau qui souligne le passage de « Canadien français » à « Québécois » dans notre pensée de nous-mêmes, présente d'abord, à juste titre, le projet de l'autodidacte Raoul Roy et de sa *Revue socialiste* (1959-1965), la première à mettre de l'avant la notion de « socialisme » marquée ici par celles des penseurs de la décolonisation : Berque, Memmi et Fanon, que nous retrouverons tout au long de cette période; notion qui, sous LeNoblet, rimait avec communisme (Mathieu Lapointe); suit une analyse des lignes de force du RIN soulignant la situation minoritaire des Québécois dans le Canada et la nécessité de procéder à la décolonisation (p. 165) (Réjean Pelletier). Puis viennent les voix des ténors indépendantistes des années soixante : Raymond Barbeau, dont la Laurentie était née dès 1957 (Gaston Laurion), Marcel

Chaput, qui eut à choisir entre son emploi à Ottawa et son option politique (Mathieu Bock-Côté), René Jutras, le bon pédiatre qui quitta le trop à gauche RIN pour fonder le RN (Éric Bédard), André d'Allemagne dont les analyses de la situation de colonisé ont la rigueur d'un scalpel froidement conduit et pourtant chaleureux (Ivan Carel), Maurice Séguin, qui publia tardivement pour cause de préférence donnée à son enseignement, qui eut grande influence (Josiane Lavallée) et Pierre Vallières dont le parcours fébrile en ligne brisée-continue aura donné cet ouvrage au titre ressemblant à un résumé à usage courant de la situation québécoise, *Nègres blancs d'Amérique* (Ivan Carel). Sans oublier le texte de Gilles Bourque sur *Parti pris* et l'articulation des visées de la revue autour de trois points : indépendance, laïcité, socialisme.

Un ouvrage qui arrive à point nommé pour secouer le silence de la réflexion indépendantiste, et qui rappelle toutes ces dates « historiques » qui firent, selon les durhamiens de toute provenance, le Canada *canadian*, lui qui fut d'abord canadien. Un ouvrage pointu qui se lit avec plaisir. Vivement le tome 2!



Sergine Desjardins, *Robertine Barry. La femme nouvelle*, Notre-Dame-des-Neiges, Trois-Pistoles, 2010, 408 p., 26,95 \$.

Elle signait Françoise, elle se nommait Robertine Barry

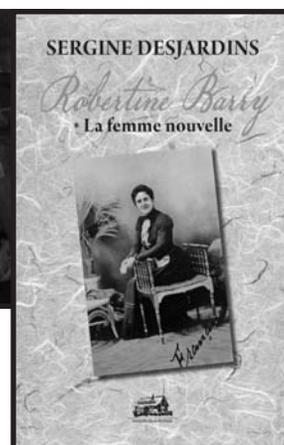
Elle fut la première femme journaliste au Québec, à *La Patrie* d'Honoré Beaugrand. Née à L'Île-Verte, fille de notables du lieu et d'un père irlandais œuvrant, d'abord sous *mister Price*, dans l'industrie du bois aux Escoumins, elle fut aussi une auteure que la collection du Nénuphar a célébrée en 1984 en publiant, sous la direction de Gilles Lamontagne, une belle anthologie de ses textes.

Il s'agit, dit la quatrième de couverture, du « premier volet d'une biographie en deux tomes » de Robertine Barry (1863-1910), ce premier tome s'achevant vers la fin des années 1890 sur l'amitié qui lie Émile Nelligan et Robertine,



SERGINE DESJARDINS

cette dernière étant elle-même une amie de longue date de la mère du poète, musicienne et fille du premier maire de Rimouski.



« Biographie » : on pourrait discuter du terme (qui n'apparaît pas sous l'intitulé de l'ouvrage). Car l'auteure avoue, en « Avant-propos », que, malgré ses recherches, bien des aspects de Barry lui demeurent inconnus; si bien que « la femme nouvelle » du sous-titre, expression signifiant « féministe » en langage d'époque — le Tardivel de l'ultramontaine *Vérité* et le Bourassa du *Devoir* ne pouvaient supporter Françoise —, prend grande importance dans l'ouvrage, Joséphine Marchand-Dandurand, Marie Gérin-Lajoie et... Sarah Bernhardt (et Louis Fréchette), amies et connaissance, ayant belle place dans la bio.

Il s'agit du premier tome, qui se lit avec intérêt le plus souvent, qui impatiente parfois aussi, ses redites pouvant être languettes; n'empêche, avons grande hâte de lire le tome 2.

infocapsule

Barrick Gold c. Écosociété

Lettres québécoises a déjà fait allusion à l'affaire Barrick Gold contre Écosociété, mais l'enjeu est trop important pour ne pas y revenir. Cela fait plus de 260 jours qu'Écosociété est victime d'une multinationale qui tente de réduire à néant le droit d'expression d'auteurs qui se sont pourtant appuyés sur des documents vérifiés pour écrire leur ouvrage. La méthode utilisée est celle des sociétés argentées : une poursuite de 6 millions de \$ contre une toute petite maison et la volonté ferme de Barrick Gold de faire durer le procès tant et aussi longtemps qu'Écosociété ne sera en faillite faute de moyens pour se défendre.

Le 8 décembre dernier, les Éditions Écosociété et les auteurs de *Noir Canada* ont déposé une requête sur la base des nouvelles dispositions au Code de procédure civile adoptées l'an dernier pour mettre un frein aux poursuites bâillonnées (projet de loi 9). Après plusieurs mois consacrés à la préparation de leur dossier, ils ont demandé à la Cour supérieure du Québec de déclarer abusive la poursuite en diffamation de Barrick Gold et d'ordonner son rejet. Écosociété et les auteurs du livre incriminé *Noir Canada*, Alain Deneault et ses collaborateurs Delphine Abadie et William Sacher, souhaitent de tout cœur que cette fois-ci ce soit le Tout-Puissant Barrick Gold qui plie l'échine. Cela se peut. À deux reprises depuis sa création, le projet de loi 9 a été évoqué avec succès.

Pour appuyer Écosociété et les auteurs, se rendre sur le site suivant : <http://slapp.ecosociete.org>